

## Un lac sinon j'étouffe

Serge Cardinal

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cardinal, S. (2016). Compte rendu de [Un lac sinon j'étouffe]. *Liberté*, (311), 69–69.

## Massacrer sa famille

Quand Hollywood enjoint à refuser, jusqu'au massacre, tout ce qui limite l'affirmation de soi.

GUILLAUME ROUSSEL-GARNEAU

**S'**APPUYER sur le principe de distanciation pour amener son public à porter un œil critique sur ce qu'il voit, c'est ce qu'évite stratégiquement *Sinister 2*. En effet, le film joue à énoncer la psychose dans le film, mais aussi, par la mise en abyme, celle du film, sans perturber la logique de séduction hollywoodienne. Il témoigne ainsi pleinement de l'intelligence perverse d'une mouvance du cinéma commercial américain, plus radicale que jamais dans sa promotion de la liberté. Et fait du film d'horreur non plus un exutoire, mais une contribution à notre mal-être.

*Sinister 2* invite à s'identifier à deux jeunes frères, sortes d'Abel et Caïn désirant rejoindre un groupe d'« enfants-morts » qui, ayant tué leur famille, jouissent de la vie éternelle. Le film propose à ces enfants-rois la possibilité concrète de tuer leurs proches quand ils n'obtiennent pas ce qu'ils attendent d'eux – par électrocution, par immolation, par noyade ou en s'inspirant des expériences médicales nazies. L'enfant poltron, incapable de regarder l'horreur à l'écran, y est opposé à son frère courageux, qui gagne en bravoure non seulement parce qu'il a regardé

l'horreur, mais aussi parce qu'il a commis de telles atrocités. Le massacre est ainsi décrit comme une étape dans le processus de maturation de l'individu, une preuve de sa capacité à se dépasser. Alors que tout un chacun s'inquiète des tueries spontanées ponctuant l'actualité américaine, l'industrie hollywoodienne invite à refuser jusqu'au massacre tout ce qui limite l'affirmation de soi.

La présence de la caméra est incontournable dans l'opération sanguinaire : il faut absolument filmer ça ! Quand l'enfant s'exécute, la consigne est claire : sans caméra, le massacre n'a aucune valeur. La caméra se brise... l'enfant fait une crise : pourquoi tuerait-il ses parents si personne ne peut le voir ? Le film est une métaphore explicite de la part jouée par la médiatisation spectaculaire dans la démence et le narcissisme grandissants de nos vies.

Une fois morts, les enfants se délectent devant les films de

leurs exploits assassins, mise en abyme de la fonction sociale du film comme rituel générateur de comportements troubles et influence première dans la construction d'une société

CIARÁN FOY

*Sinister 2*

États-Unis, 2015, 97 min.

morbide. *Sinister 2* met ainsi en scène la manière dont le nouveau cinéma hollywoodien syntonise les individus dans une vision troublée et troublante de la vie, qui est partagée et qui fait consensus.

Au générique, plutôt que d'apparaître sur un classique fond noir, les noms des auteurs sont écrits au feutre sur les bobines des films des enfants-morts. La délectation hollywoodienne est à son comble : nous sommes ces enfants qui poussent les vôtres à commettre l'horreur. **L**

## Un lac sinon j'étouffe

Vincent n'a pas d'écaïlles, ou la force politique du conte merveilleux.

SERGE CARDINAL

**E**FFECTIVEMENT, Vincent n'a pas d'écaïlles. Et il n'a pas de griffes, non plus. Il est sans protection contre l'air du temps, un air transparent et bien évidemment insaisissable, mais qui, par ces propriétés mêmes, pèse sur lui. Cet air, on le respire aussi ; au quotidien, on étouffe dans la même métaphysique. Quand on voit le souffle lui manquer, non pas de découvrir qu'il porte le même tee-shirt que tous ceux qui l'entourent, mais de n'avoir plus rien à dire à ses collègues de travail qui, de toute façon, ont cessé de lui adresser la

parole, on reconnaît en Vincent quelque chose de notre propre vie : la peur de ne pas aspirer à ce qui essouffle tout le monde. À cette vague d'oppression, Vincent ne répond pas avec la fureur du rebelle, mais avec la délicatesse de l'exilé, le tact délicat de celui qui ne se trouve plus dans son élément. Dans son isolement, il gagne la douceur de l'attente et la tendresse de l'apprentissage ; dans sa fuite, la même valeur d'aventure que l'expédition d'un orphelin partant à la conquête du cabanon au fond d'un jardin. Et cette délicatesse de l'exilé donne au

film la force politique du conte merveilleux.

Oui, ce film est un conte merveilleux. Pas seulement parce que Vincent possède des pouvoirs magiques. Pas seulement parce qu'il gagne une force surhumaine chaque fois qu'il plonge dans un lac ou passe sous la douche, mais parce qu'ici le surnaturel va nous arracher à la métaphysique et nous ramener à l'ordinaire. Chaque fois qu'il sort du lac, Vincent trouve la force de travailler à un ouvrage banal mais commun, de tisser des liens d'amitié timides mais durables, de laisser son amoureuse Lucie lui donner « la plus longue caresse au monde ». Que cette reconquête d'un nouveau monde soit politique, le film nous le montre très explicitement par un geste d'écriture que les experts en scénario considéreront comme une faute : il n'y a pas de raison valable pour laquelle tous ces

policiers cherchent à le capturer. Ou bien il n'y a que cette raison, difficile à croire, même au cinéma : sortir de nos torpeurs mélancoliques ou de nos excitations spéculatives pour entrer dans la délicatesse de

THOMAS SALVADOR

*Vincent n'a pas d'écaïlles*

France, 2014, 78 min.

l'exilé, c'est là un danger pour l'état des choses.

Mais le plus difficile à croire encore, c'est que le délicat exilé doive traverser l'Atlantique à la nage pour trouver sa terre d'asile en Amérique, au bord d'un lac de Charlevoix. Qui peut croire le Québec pays du fantastique et de l'impossible ? Pas même Henry David Thoreau. **L**